

ANNA ZERBIB

**LES APRÈS-MIDI
D'HIVER**

roman

nrf

GALLIMARD

LES APRÈS-MIDI D'HIVER

ANNA ZERBIB

LES APRÈS-MIDI
D'HIVER

roman

nrf

GALLIMARD

p. 17 : *Take this waltz* (Federico Garcia Lorca / Leonard Cohen), © EMI Songs Espana SRL / Sony / ATV Songs LLC, 1987. Avec l'aimable autorisation d'EMI Songs France & Sony / ATV Music Publishing (France).

© Éditions Gallimard, 2020.

À mes amies.

« Elle allait goûter seulement, jusqu'à l'heure de se sentir lasse et de rentrer chez elle, le monstrueux plaisir d'être seule, libre, véridique dans sa brutalité native, d'être l'inconnue, à jamais solitaire et sans vergogne. »

COLETTE, *La Femme cachée*

J'écris depuis l'endroit où ça n'est pas arrivé. Je suis sur la rive d'en face, sans images de Noah, sans presque de souvenirs de moi. À mes pieds la valise est béante, chaque vêtement, chaque pull d'hiver est resté roulé sur lui-même, roulé et non plié, on m'avait expliqué : Tu gagneras de la place. L'idée m'avait plu mais peu importe, j'ai laissé bien des choses là-bas, j'ai cru bon de me défaire. Dans la chambre moite, je suis revenue les joues froissées, la nuque courbe. La chaleur du Sud est sans répit, j'écris la nuit, j'écris nue, je ne lui écris plus. Je n'ai pas réussi à rattraper l'heure française, j'ignore toujours si c'est le moment de se lever, de se coucher, j'ai du mal avec les réalités que désignent ici et maintenant. Depuis que je suis rentrée on me dit : Tu as changé, on me trouve un accent, les cheveux longs, le visage blanc. J'ai tout le temps faim et jamais aux repas, si je ris c'est en retard. Le sommeil ne me prend pas. Tant mieux. J'ai déplacé le bureau pour voir dehors, le ciel d'été est clair comme un soir de neige. J'ai ouvert

les vitres et les volets en grand. Je n'étais pas faite pour les fenêtres américaines.

C'est arrivé de l'autre côté de l'Atlantique, à l'étranger, ailleurs. Je ne voudrais pas en faire toute une histoire, je voudrais raconter la trace violette laissée par ce que j'ai attendu et qui ne s'est pas produit, la trace grattée et grattée pour qu'elle demeure ; le reste m'est passé au-dessus. C'est arrivé c'était l'automne c'était octobre. Cette année je ferai autre chose, je le sais, je trouverai bien, il y a des chocolats à boire, les parcs seront beaux, les feuilles mortes jaunes et humides. Il y a des salles de cinéma où aller se blottir dans les bras rouges, des enfants à embrasser, je voudrais reprendre la *Recherche* là où je me suis plusieurs fois arrêtée. L'année dernière j'ai fait quelque chose pour franchir l'hiver. Je n'ai pas eu d'idées, pas eu d'autres choix. C'est tout ce qui m'est venu pour creuser un tunnel. Je suis tombée amoureuse de Noah.

Ici, personne ne l'a connu et personne ne m'a connue amoureuse de lui. Maintenant, il est impensable pour moi-même de m'imaginer errante sous ses fenêtres. Ici, je ne peux pas croire que la seule vision de son vélo me suffisait les jours où je ne pouvais avoir accès à lui. Maintenant, je ne sais plus que je me rasais les jambes plusieurs fois dans la journée pour recommencer la préparation de mon corps à son contact. Mes amies n'en reviendraient pas.

Je voudrais parler du tunnel, ce n'est pas ce que l'on croit. C'est autre chose que les températures négatives et le jour qui tombe tôt, c'est autre chose. C'est à propos de résister au désir de rentrer au pays se réfugier sous la

cencre. Ne pas laisser l'absence prendre toute la place, ne pas s'effacer dans la pâleur du manque. C'est au sujet de s'engouffrer là où l'on pense que ça ne passera pas.

Je suis passée.

Si je me replace dans ma position exacte ce jour-là, j'étais allongée. C'est arrivé au-dessus de ma tête. Je me trouvais sur un banc au soleil rue Émery, en face du cinéma. J'avais une pause entre deux cours, je m'étais étendue. Je portais des collants noirs et des tennis foncées, il faisait chaud, un soleil impudique d'octobre que je craignais d'attirer avec ma tenue sombre. J'avais laissé mes jambes pendre de chaque côté du banc, je me disais que mes collants étaient assez opaques pour que l'on ne voie pas ma culotte. Je portais un pull en laine que ma grand-mère avait tricoté pour moi avec des pelotes de gris trouvées chez ma mère quand ils avaient vidé l'appartement. Dans mes oreilles passait *I'm your man*. Leonard Cohen était mort lui aussi un an plus tôt. J'attendais. J'étais prête pour un miracle, résolue à l'accident. Je vivais mes journées comme des nuits avec l'impression d'être somnambule. Je tendais le front je n'avais pas peur, j'espérais que ce qui se produirait me fendrait le crâne et me livrerait à l'oubli. Je l'ai connu

couchée, moi qui la vraie nuit arrivée repousse toujours le moment de poser ma tête.

Il s'est présenté perpendiculaire à mon visage, au balcon, quelques mètres au-dessus de moi. Aujourd'hui, depuis la rive d'en face, depuis le recul et depuis le retour, je pourrais situer là l'origine de l'illusion, dans cet angle de vision. Je l'avais en contre-jour et je ne portais pas mes lunettes, dans mes oreilles *I'm your man* s'est terminé et l'album a continué à se dérouler. Noah est apparu, il faut bien le dire, dans un nuage de fumée, et coupé de moitié par la rambarde. Il a fumé deux cigarettes avant de descendre et de m'adresser la parole. J'ai hésité à m'asseoir. Il m'a semblé que j'aurais pu tout aussi bien rester là et attendre qu'il se penche sur moi. Je me suis relevée par politesse.

Parmi l'ensemble des signes engageants que j'ai rassemblés sur lui en quelques secondes, il y a l'intersection précise de son visage et du mien dans le soleil d'octobre, le regard intense et souriant, le premier baiser, délicat, l'air triste, la façon protectrice dont il m'a tenue dans ses bras, ses pommettes saillantes qui me rappelaient un amour d'enfance, il était ébloui, il était petit, il disait mon prénom, il était artiste donc sensible, il a demandé, l'air incertain, et je ne savais pas que ce serait la seule fois qu'il s'en inquiéterait, *if it was the only time he was going to see me*. J'ai dit non. Pour toutes ces raisons je n'ai pas compris la question de Claire, la première à qui j'ai tout raconté : Tu n'as pas eu peur ?

À lui je n'ai pas menti, avant même mon prénom avant tout, j'ai dit : J'ai quelqu'un. Il a semblé à la fois respecter

cela et ne pas y accorder trop d'importance. Nous n'avons rien ajouté après le premier baiser. Le silence a commencé là. Je venais de plonger dans le versant doux de l'absence ; dans la distraction. Si j'avais tendu l'oreille, j'aurais sûrement pu entendre grésiller mes écouteurs posés sur la pierre du banc.

Ay, Ay, Ay, Ay

Take this waltz, take this waltz

Take its broken waist in your hand.

ANNA ZERBIB

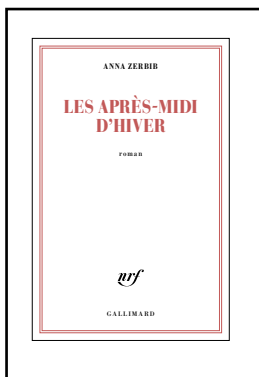
Les après-midi d'hiver

« C'était l'hiver après celui de la mort de ma mère, c'est-à-dire mon deuxième hiver à Montréal. J'ai rencontré Noah et j'ai eu ce secret. Tout s'est produit pour moi hors du temps réglementaire de la perte de sens. Longtemps après les premières phases critiques du deuil, que j'ai bien étudiées sur Internet. Les événements se sont déroulés dans cet ordre, de cela je suis sûre. Pour le secret, je ne suis pas certaine, il était peut-être là avant, un secret sans personne dedans. »

Dans ce roman vibrant d'émotion, Anna Zerbib fait l'autopsie d'une obsession amoureuse où le désir, les fantasmes et les petits arrangements avec le réel sont autant de ruses pour peupler l'absence, en attendant les beaux jours.

Anna Zerbib est née en 1989. Les après-midi d'hiver est son premier roman.

nrf



LES APRÈS-MIDIS D'HIVER

ANNA ZERBIB

Cette édition électronique du livre
Les Après-midis d'hiver d'Anna Zerbib
a été réalisée le 13 février 2020
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
(ISBN : 9782072893629 - Numéro d'édition : 365878)
Code Sodis : U32339 - ISBN : 9782072893636
Numéro d'édition : 365879